

* * *

Je vous ai vue... au vent du matin, quand la cloche
Dit l'*Ave Maria* d'un timbre diligent,
Quand vous semblez plus maternelle et toute proche,
Pâle dans le roc sombre ainsi qu'un lys d'argent.

Je me souviens d'un clair matin plein de lumière...
Oh ! les cloches ! Déjà, leur voix parlait d'adieu,
Et je vous demandais, pour unique prière,
De chanter aussi bien qu'elles dans le ciel bleu ;

D'avoir pour tout refrain, pendant ma triste vie,
Ce cri d'élan vers vous : l'*O Maria* si pur !
...Toujours, en y songeant, malgré moi je l'envie,
Le frêle carillon qui chantait dans l'azur !...

* * *

Je vous ai vue... au grand soleil des chaudes heures,
Quand priaient à vos pieds tous les déshérités.
...Quelques-uns vous disaient : "Vierge, ma mère pleure !"
Vous guérissiez l'enfant de son infirmité.

D'autres vous murmuraient : "Vierge, la mort me frôle
Je sens son aile !" Et votre main touchait leur main,
Et la mort s'éloignait... A toutes ces paroles.
A tous les cris, jamais vous n'avez dit : Demain !

Et l'églantier tendait vers vous ses frêles roses,
Que le vent de l'été balançait doucement,
Et je vous demandais, parmi tant d'autres choses,
De vivre et de mourir pour vous, tout simplement.

D'être une rose blanche auprès de vous fleurie,
Exhalant sa beauté, son parfum à vos pieds,
Et s'effeuillant sans bruit près de vous, ô Marie,
D'être une rose blanche aux doigts de l'églantier !